

MARIO

BOLDUC

LA NUIT DES ALBINOS

SUR LES TRACES
DE MAX O'BRIEN

EXPRESSION
NOIRE

MARIO

BOLDUC

LA NUIT DES
ALBINOS

Note de l'auteur

Tout en étant basé sur la réalité, ce roman raconte une aventure totalement imaginaire. Aux personnalités existantes ou ayant existé s'ajoutent de nombreux personnages fictifs. Par ailleurs, la chronologie de certains événements a été modifiée pour des raisons d'efficacité narrative.

Première partie

LA KANDOYA

1

À l'écran du mini-téléviseur coincé sous le tableau de bord entre un coffre à outils et une bouteille de whisky, la visite de Barack Obama en Tanzanie appuyée par le vacarme des fanfares et des discours ronflants habituels. Images délavées, dédoublées et sautillantes d'un événement historique majeur, selon Rashid, le pilote de la navette, qui manœuvrait son embarcation un œil sur TVZ, l'autre sur la sortie du port de Malindi, à Zanzibar. En ce début d'avril 2009, le nouveau président américain arrivait du Ghana, faisait escale à Dar es-Salaam, puis débarquerait quelques jours plus tard au Kenya, le pays de son père. Obama, c'est l'Afrique à la Maison-Blanche, avait lancé Rashid en accueillant Max O'Brien sur le quai, quelques minutes plus tôt, comme s'il avait voulu que son passager participe lui aussi à l'allégresse générale.

Mais Max avait autre chose en tête. Lui qui détestait l'improvisation avait dû s'en remettre aux décisions de Jayesh Srinivasan¹. Rashid, lui avait-il répété au téléphone, a reçu et bien compris mes consignes, il t'obéira aveuglément.

1 Voir *Cachemire*, Libre Expression, 2004.

Jayesh n'avait pas précisé que cet ancien pêcheur recyclé en capitaine de navette était un mordu de politique, qui enquiquinait Max depuis qu'il avait fait sa rencontre, la veille. Dans le petit café enfumé de Stone Town où ils avaient finalisé l'opération, Rashid n'avait cessé de pérorer sur la politique internationale et ses conséquences – funestes, évidemment – pour le continent africain.

Dès la sortie de la rade, Rashid indiqua à Max un *dhow* de fortune ancré au milieu de la baie, où s'entassaient une centaine de réfugiés en haillons, peut-être plus, qu'une bâche rudimentaire, posée à la va-vite, ne parvenait pas à protéger du soleil et de la chaleur oppressante. Des cris d'enfants. Les pleurs de plusieurs bébés. Mais surtout le regard perdu de ces êtres émaciés, affamés, qui arrivaient directement des entrailles de la misère.

— Ils se sont enfuis de Burgavo, expliqua Rashid par-dessus le vacarme du moteur.

Burgavo, en Somalie, près de la frontière kényane.

Ils avaient sûrement tenté d'accoster à Mombasa, au nord du Kenya, mais les autorités leur avaient refusé l'entrée au port, conséquence, probablement, des tensions politiques entre le Kenya et la Somalie. Ils avaient donc poursuivi leur chemin et pénétré dans les eaux territoriales tanzaniennes, s'échouant au milieu du port de Malindi, attendant qu'on s'occupe de leur sort.

— Mais ils ont choisi la mauvaise journée, ajouta le pilote. Le samedi, à Zanzibar, les bureaux des autorités portuaires sont fermés. Le dimanche aussi.

Résultat : ces malheureux ne pourraient voir les agents d'immigration qu'à la reprise des activités, lundi. Plus de trente-six heures à cuire au milieu du port, sans nourriture et avec une réserve d'eau très limitée, sans doute. Il faisait quarante degrés, l'humidité collait à la peau comme un enduit salé.

À une centaine de mètres du *dhow*, un monstre flottant, rutilant, blanc de partout : le yacht de Jonathan Harris, nouvellement sorti des chantiers allemands de Blohm & Voss. En direction de la Méditerranée où se trouvait son port d'attache – à Nice, plus précisément –, le *Sunflower* arrivait du Cap et comptait faire escale à Mombasa puis à Suez, après avoir ignoré Djibouti. Dans le golfe d'Aden, la route était infestée de pirates. On avait dissuadé le milliardaire de tenter le passage – même le capitaine, d'ordinaire si obséquieux, s'était mis de la partie –, mais Harris n'était pas du genre à se laisser effrayer par des « primitifs à machettes », comme il disait. Après avoir conclu des affaires en Afrique du Sud, il avait décidé de s'offrir les services d'une milice privée armée jusqu'aux dents, qui voyagerait avec l'équipage et les passagers. L'équipe de choc monterait à bord à Mombasa et serait de quart jusqu'à Suez. Ignorant, bien sûr, que ce Robert Flanagan qui lui avait offert son expertise et qui venait aujourd'hui signer le contrat s'appelait en réalité Max O'Brien. Un escroc notoire, activement recherché par Interpol.

D'habitude, Max choisissait ses victimes avec soin, chacun de leurs gestes épié, scruté, étudié. Chaque arnaque se déroulait selon un mode opératoire à peu près identique. Après une longue période d'observation, après s'être assuré d'avoir bien appâté le client et que ses complices avaient « réchauffé » le sujet, Max intervenait. Le travail pouvait prendre quelques jours, ou alors s'échelonner sur plusieurs mois. Chaque victime était unique, il fallait s'ajuster sans cesse. Surtout, il fallait avoir le contrôle total de l'affaire du début à la fin de l'opération.

Mais avec Harris, Max avait dû s'en remettre au plan et aux préparatifs d'un autre, ce qu'il détestait par-dessus

tout. Même s'il s'agissait de Jayesh Srinivasan, son ami, avec qui il avait travaillé en Inde.

L'époque des arnaques était bien terminée pour Max et il avait juré qu'on ne l'y reprendrait plus. À son retour d'Europe, après l'affaire des tziganes², il avait peu à peu ralenti ses activités et s'était installé dans le village de Shela, à l'extérieur de Lamu, au nord du Kenya.

Deux semaines plus tôt, Jayesh l'avait appelé de Mumbai. Pour une affaire en or, selon lui. Un pigeon pour lequel il avait monté le piège parfait : le milliardaire Jonathan Harris. Ne manquait plus que le maître d'œuvre, l'« artiste » qui mettrait la touche finale à l'escroquerie. Jayesh avait pensé à Max, puisqu'il vivait maintenant dans la région.

— Les mauvais coups, c'est fini pour moi. J'ai pas envie de quitter mon paradis.

Jayesh avait insisté, augmenté le pourcentage de Max – il aurait la moitié de la cagnotte –, mais celui-ci avait refusé de plonger. Sa retraite, il ne voulait pas la sacrifier pour tout l'or du monde.

Peu après l'appel de Jayesh, Sophie Stroner, la fille de Valéria Michieka, lui avait annoncé sa visite. Ce qui l'avait étonné, mais réjoui dans un sens. Il recevrait enfin des nouvelles de Valéria, qui prenait soin de ne jamais lui en donner. Max ne lui en voulait pas. Les choses s'étaient mal terminées entre eux. Il lui avait fallu des mois pour réussir à s'affranchir du souvenir de cette femme, même si un appel ou un courriel de sa part l'aurait rempli de joie. Orgueilleux, Max attendait qu'elle fasse le premier pas de leur réconciliation. La visite de Sophie en était peut-être le signe avant-coureur.

2 Voir *Tziganes*, Libre Expression, 2007.

D'un industriel italien, Max avait loué une villa toute blanche qui donnait sur l'océan Indien. Ses journées, il les passait à déambuler sur la plage, vers le sud, plus isolé, ou alors direction nord, ce qui lui permettait d'atteindre Lamu où se trouvaient quelques hôtels, trois ou quatre restaurants décents, et la vie animée d'une petite localité swahilie dominée par les activités du port et le va-et-vient des mulets chargés d'épices et autres denrées.

C'était là que Max était allé accueillir Sophie, dont l'avion en provenance de Bukoba, en Tanzanie, via Nairobi, s'était posé une heure plus tôt de l'autre côté du détroit, où se trouvait le petit aéroport de Lamu. Il la reconnut au milieu des touristes, debout dans la navette, s'efforçant de garder l'équilibre alors que le pilote immobilisait la barque le long du quai. À vingt-cinq ans, Sophie avait gardé des airs de gamine dont elle ne se départirait probablement jamais, comme sa mère, en fait.

Il tendit la main à la jeune femme pour l'aider à rejoindre la terre ferme. En bandoulière, un petit sac de voyage indiquait que son séjour serait de courte durée. Pour rejoindre le village de Shela, on pouvait faire le trajet à pied, le long de la plage, comme Max en avait pris l'habitude, ou reprendre un *dhow* qui vous débarquait devant l'hôtel Peponi. Mais Sophie était fatiguée, elle était partie tôt de Nairobi, et elle avait soif. Max l'emmena dans le bar d'un petit hôtel donnant sur le port, l'un des seuls autorisés à servir de l'alcool puisque Lamu se trouvait en territoire musulman.

— Heureuse de te revoir, lui lança Sophie dès qu'elle eut pris place dans la pièce plongée dans la pénombre.

Max se doutait que son voyage avait un but bien précis, mais se garda bien de la presser de questions.

— Tu es revenu en Afrique, dit-elle.

Max sourit. Bien sûr, après sa rupture avec Valéria, plus rien ne le rattachait à ce continent, mais il avait pourtant décidé de s'y installer temporairement. Lamu et les environs lui plaisaient. L'endroit semblait appartenir à un autre monde, avec ses rues ensablées et son humidité poisseuse.

— Comment va ta mère ?

— Bien, très bien même.

Plusieurs années plus tôt, dès sa sortie de l'Université de Makerere, une fois son diplôme d'avocat en poche, Valéria avait ouvert un bureau à Bukoba, au nord-ouest de la Tanzanie, près de la frontière de l'Ouganda – sur les rives du lac Victoria. Dans la région de la Kagera, en fait. Un endroit isolé du reste de la Tanzanie, plus près de Kampala ou de Nairobi que de Dar es-Salaam, l'ancienne capitale, la plus grande ville du pays. Autrefois, la région des Hayas avait formé un royaume prospère très développé sur le plan économique, mais tout cela avait disparu quand les Allemands puis les Britanniques avaient colonisé le pays au début du vingtième siècle. Les choses s'étaient lentement dégradées par la suite. Le développement de la région s'était fait, et continuait de se faire au compte-gouttes. Aujourd'hui, en guise de route, il n'y avait qu'un tronçon pavé au sud de Bukoba, le chef-lieu de la région, le reste du réseau étant composé de mauvais chemins de terre, ou alors de pistes raboteuses utilisées par les fermiers et les pêcheurs des villages avoisinants.

Autour du lac Victoria s'étaient déroulés les conflits les plus sanglants des dernières années, épilogue d'une colonisation qui avait laissé la région exsangue, ravagée par les prédateurs occidentaux. Des rescapés du Rwanda et du Burundi, à l'ouest, avaient trouvé refuge dans la Kagera au moment du génocide de 1994. Quelques années auparavant, les exclus du régime d'Idi Amin

Dada – au nord – avaient traversé la frontière ougandaise, eux aussi, en quête d'un havre de paix. Sans parler du sida qui avait achevé les survivants et décimé des familles et des villages entiers. Dans la région de la Kagera, à une certaine époque, au dire de Valéria, près du quart de la population était infectée. Le plus haut taux d'Afrique de l'Est.

Bref, Bukoba et ses environs étaient une sorte de condensé de ce que l'Afrique possédait de plus beau, mais aussi de plus terrifiant. Dans cette région de Tanzanie, l'Histoire semblait avoir revisité les tragédies et les cataclysmes des siècles précédents, leur avait donné, en quelque sorte, une couleur exotique. Le mal, oui, mais dans un environnement luxuriant. L'enfer dans un décor magnifique, imaginé par un dieu vengeur, cruel et ironique.

C'était là que Valéria offrait ses services juridiques à une population qui n'en avait pas les moyens. Bien entendu, à Dar es-Salaam, les choses auraient été plus faciles. Mais elle avait choisi Bukoba pour une raison bien précise : l'effroyable chasse aux albinos, une véritable plaie sociale qui décimait les familles et semait la désolation.

Pour des raisons génétiques, la Tanzanie comptait davantage d'albinos – deux cent mille, selon certaines estimations – que d'autres pays d'Afrique, dont la population albinos était d'ailleurs beaucoup plus élevée qu'en Europe ou ailleurs en Occident.

Depuis la nuit des temps, on prêtait aux albinos, ces « nègres blancs », des pouvoirs magiques. Cette superstition faisait la fortune des truands qui ratissaient le pays à la recherche d'albinos de tous âges, qu'on enlevait, tuait et dépeçait, et dont les morceaux étaient vendus à des sorciers et des guérisseurs qui les refileaient à leurs

clients. Régulièrement, des albinos disparaissaient pour ne plus jamais revenir, sinon sous forme d'amulettes ou de porte-bonheur.

Le trafic des albinos avait évolué. Au moment où Valéria décida de s'y attaquer, dans les années 1990, c'était devenu un commerce en pleine expansion. Autrefois, on s'intéressait aux albinos, à leurs « pouvoirs », dans le but de guérir les maladies, mettre un terme aux épidémies, éliminer la sécheresse. Un albinos immolé à la saison des pluies garantissait des récoltes prodigieuses la saison suivante. Des membres d'albinos attachés aux mailles des filets faisaient miroiter la possibilité de pêches abondantes.

Mais les besoins avaient changé. À mesure que le pays sortait du sous-développement, une nouvelle clientèle avait fait son apparition. Des organes d'albinos étaient vendus à des ambitieux avides d'une promotion, à des employés qui rêvaient d'une augmentation de salaire, ou tout simplement comme billet de loterie pour gagner une grosse somme d'argent.

Dans son bureau, Valéria recevait des parents éplorés venus demander réparation pour le bras ou le pied qu'on avait arraché à leur fils ou à leur fille. Elle les défendait avec une énergie jamais démentie, et avec l'appui du gouvernement tanzanien qui avait déclaré la guerre aux trafiquants. Avant l'intervention de Valéria, ceux-ci s'en tiraient avec des peines ridicules, faute de témoins, effrayés par le climat de terreur imposé par les sorciers et les guérisseurs. Sans enthousiasme, les policiers se lançaient aux trousses des revendeurs, on arrêtait quelques sorciers plus tapageurs que d'autres, et tout ce beau monde se retrouvait en prison, mais pour des peines minimales sans commune mesure avec la gravité de leurs actes. La clientèle des chasseurs d'albinos s'étant diversifiée, il fallait des

sanctions en conséquence. Et des témoins qui ne craignaient pas de parler et de les dénoncer.

Valéria les amenait peu à peu à sortir de leur mutisme et à désigner les coupables, à venir en cour témoigner contre eux pour qu'ils cessent enfin de semer la mort. De sa résidence, à Bukoba, Valéria avait créé The Colour of Respect Foundation, afin de venir en aide aux albinos et à leur famille. Pour récolter des appuis et du financement, elle n'hésitait pas à parcourir l'Afrique, mais également l'Europe et l'Amérique, pendant que sa fille, Sophie, avocate elle aussi, gardait le fort à Bukoba.

Comment pouvait-on rester insensible à ce massacre récurrent – en 2008 seulement, vingt-sept albinos assassinés – qui ramenait chaque fois l'Afrique à un passé trouble, laissant croire que, malgré des efforts soutenus, rien n'avait changé sur ce continent, tout était toujours aussi primitif et sanguinaire ?

La traversée ayant été éprouvante et le voyage aussi, Sophie refusa de remonter dans une navette quand Max le lui proposa, à la sortie du bar. Il saisit son sac de voyage et entraîna la jeune femme sur le sentier de la plage, en direction de Shela. Le soir tombait, mais il faisait encore très chaud. Tout en marchant, Sophie lui parla de sa mère, de son bureau qui avait pris de l'expansion, qui s'occupait toujours des albinos, mais tentait de varier ses activités. Droit commercial et immobilier, droit familial aussi, au gré des besoins de ses clients. Valéria faisait encore partie du Women's Legal Aid Centre, dont elle avait ouvert une succursale à Bukoba. Parfois on la payait, d'autres fois non, mais Valéria, fidèle à son habitude, ne refusait aucun client. Sophie l'assistait dans ce boulot. Après avoir amorcé ses études en droit dans une université montréalaise, la jeune femme était rentrée au pays

pour y obtenir son diplôme. Qu'elle ait choisi la même profession que sa mère remplissait Valéria de fierté.

— Elle parle de toi, parfois.

Surprise de Max. Il doutait de la sincérité de la jeune femme. De toute évidence, elle voulait amadouer son hôte.

— Elle regrette ce qui s'est passé, ajouta-t-elle.

Ils continuèrent en silence. Max n'avait pas envie de ressasser ces vieilles histoires, il était déjà rendu ailleurs. Revoir Sophie ne devait pas servir à faire remonter à la surface les remords, les regrets, à relire sa vie à l'envers, ce qu'il avait fait trop souvent déjà. Il aimait encore Valéria à la folie, mais les choses n'avaient pas tourné pour le mieux. En discuter ne changerait rien à la situation. Les mensonges de Sophie non plus.

Il dit :

— Parlons d'autre chose, veux-tu ?

Max aida Sophie à s'installer sur la terrasse de sa maison, qu'il avait transformée en chambre d'amis. Une immense pièce couverte de bambous, sans fenêtres, ce qui permettait d'entendre la rumeur de la place, plus bas. Le passage des ânes, leurs cris et celui des enfants. Dans un coin, une douche rudimentaire à l'eau froide uniquement. Mais l'eau chaude aurait été inutile. Il faisait tellement chaud, même tôt le matin. Les nuits étaient torrides, à la limite du supportable.

Ce soir-là, Max invita Sophie à dîner au Peponi, l'un des seuls endroit à Shela où l'on servait de l'alcool. L'établissement accueillait des touristes, jeunes pour la plupart, bruyants et démonstratifs. Max avait hâte à la fin du repas, ponctué de silences inconfortables, comme si, déjà, ils étaient à court de sujets de conversation.

Sur le chemin du retour, guidant Sophie avec sa lampe de poche – le village était plongé dans le noir –, la jeune femme lui prit le bras.

— Il est arrivé quelque chose...

La lune, voilée, éclairait à peine son visage.

— Tu te souviens de Teresa Mwandenga ?

Max ignorait de qui elle parlait.

— La comptable. Tu t'en rappelles sûrement. Toute petite, avec une voix rauque.

Il se souvenait maintenant d'avoir vu cette femme autour de Valéria à quelques reprises, sans savoir qu'elle s'occupait de comptabilité. Une collègue du Women's Legal Aid Centre, croyait-il. Beaucoup de gens allaient et venaient dans le cercle de l'avocate. D'un séjour à l'autre, Max y rencontrait toujours de nouveaux visages.

— Elle s'est enfuie avec la caisse de la fondation, reprit Sophie. En fait, pendant des mois, discrètement, elle a détourné des fonds, qu'elle déposait dans un compte parallèle dont on ignorait l'existence, maman et moi.

Le mois précédent, Teresa Mwandenga avait demandé un congé pour aller visiter sa tante à Kigoma, mais n'était pas rentrée la semaine suivante. Sophie avait essayé de la joindre sur son portable ; aucune réponse. La tante en question semblait n'avoir jamais existé, son numéro était fictif. Soupçonnant quelque chose, Valéria avait vérifié les livres, le compte de banque et les autres documents dont Mwandenga avait la responsabilité, et découvert que la fondation était non seulement à sec, mais endettée de l'équivalent en shillings de plusieurs centaines de milliers de dollars. Mwandenga avait fait patienter les créanciers, histoire de récolter encore plus de fric, puis s'était évanouie dans la nature.

— Vous avez cherché à la retrouver ? Vous avez appelé la police ?

— La police, non. Ça aurait servi à rien.

Elle ajouta :

— J'ai fait quelques téléphones. On a même pensé engager un policier à la retraite pour traquer Mwandenga, mais on y a renoncé, finalement.

En fouillant dans son bureau, Sophie et sa mère avaient découvert que la comptable avait placé plusieurs appels à Dubaï. Et acheté un billet d'avion pour un vol quittant Dar es-Salaam en direction des Émirats.

— Colour of Respect va devoir déposer son bilan. Je suis venue te demander de l'aide. Valéria n'est pas d'accord, elle n'est même pas au courant de mes démarches. Elle me croit à Dar es-Salaam en train de négocier avec la banque.

Max imaginait très bien Valéria, orgueilleuse, refuser une pareille humiliation.

— Je vais y penser, répondit Max avant de reprendre le chemin de la maison.

Incapable de trouver le sommeil, il tourna en rond sur la terrasse jusque tard dans la nuit pendant que Sophie dormait à l'étage. Sous ses pieds, la fraîcheur de la tuile, qui ne tarderait pas, dès le lever du soleil, à redevenir brûlante. Avant l'aube, il quitta la maison et se dirigea vers la plage, qui s'ouvrait devant le Peponi. La nuit était claire, tout à coup, les nuages d'humidité s'étaient peu à peu retirés, on distinguait les vagues qui venaient mourir sur la grève. Sa décision était prise, mais il voulait y réfléchir encore un peu.

À quoi bon ?

Dès son retour à la maison, avant même le réveil de Sophie, Max rappela Jayesh Srinivasan, à Mumbai.

2

Rashid immobilisa son embarcation au pied de l'échelle du *Sunflower*, où un homme d'équipage tout de blanc vêtu, un marin de bande dessinée, attendait déjà Max O'Brien, qui le suivit sur le pont. Le capitaine Robson – une tête d'amiral britannique d'un autre âge, style *The Bounty* – l'accueillit avec un grand sourire et une poignée de main collante d'humidité.

— Bienvenue à bord du *Sunflower*, monsieur Flanagan.

Max jeta un regard autour de lui : tout ce blanc l'aveuglait. Lui faisait tourner la tête. L'étourdissait. De cette luminescence agressive et tape-à-l'œil surgit tout à coup un type grand, bronzé, dont les cheveux gris tentaient de s'échapper de son panama qu'il portait de façon très élégante, comme s'il s'apprêtait à poser pour la page couverture d'un magazine sur les plaisirs de la navigation récréative. Sourire ravageur, dents étincelantes. Chemise froissée – volontairement – dont la poche indiquait les initiales J.H. Malgré la chaleur extrême, ce dandy semblait frais comme une rose.

Il tendit la main au nouveau venu.

— Jonathan Harris. Très heureux de vous rencontrer.

— Robert Flanagan, répliqua Max en le saluant d'un léger mouvement de la tête.

Harris le détailla. Son examen d'entrée, se dit Max. Mais le milliardaire n'était pas méfiant, heureusement. Tapes sur l'épaule, clin d'œil complice et sourire engageant.

— *Poor fellows*, s'exclama Harris en indiquant les Somaliens.

Jonathan Harris et son *Sunflower* partageaient la baie de Zanzibar avec d'autres navires de plaisance au luxe extravagant, ce qui était habituel, mais ce vieux *dhow* venu de l'enfer appartenait à une autre planète. Un cancrelat au milieu d'une table de mariage.

— Ils dérivent en mer depuis une semaine, reprit Harris. Avoir réussi à filer entre les pattes des milices islamistes pour se retrouver aujourd'hui victimes de la bureaucratie tanzanienne...

Ce trait d'esprit, le milliardaire devait le répéter souvent depuis son arrivée, la veille.

D'où lui venait sa fortune ? Harris était le président de Sunflower Media à Los Angeles, une société de fabrication d'appareils électroniques – héritée de son père – qui s'était lancée dans le développement de téléphones intelligents à une époque où le iPhone et le BlackBerry étaient encore à l'état de projet. Résultat : quand l'engouement des consommateurs pour ce nouveau type de portable devint incontournable, Harris était prêt. Son téléphone Stellar s'était répandu partout aux États-Unis et en Europe, mais aussi au plus profond de l'Afrique et au cœur du sous-continent indien. Depuis, la société de Jonathan Harris avait pris de l'expansion, diversifié ses opérations, piqué une pointe du côté des tablettes tactiles – avec un succès mitigé, par contre. Le Stellar était et demeurait la vache à lait de Sunflower Media.

Le milliardaire indiqua de nouveau le *dhow*.

— J'ai parlé moi-même au commissaire du port que j'ai joint à son domicile, et il ne veut rien faire. C'est ça, l'Afrique. Des fonctionnaires qui se croient les maîtres du monde. Dès qu'ils ont un peu de pouvoir...

— Vous auriez dû lui offrir un pot-de-vin, suggéra Max.

Harris se tourna vers le visiteur, qu'il toisa d'un regard implacable.

— Je ne mange pas de ce pain-là, Robert – je peux vous appeler Robert ? La corruption ne mène à rien. Le message doit venir de nous, les Occidentaux. Vous comprenez ?

Max comprenait surtout qu'il étalait ses beaux principes à un bien mauvais moment.

— Une centaine de dollars aurait suffi.

De nouveau, le regard inquisiteur de Harris scrutait le visage de son interlocuteur. Il se demandait à qui il avait affaire. Robert Flanagan, spécialiste en sécurité maritime ? Max était convaincu que ses subalternes avaient fait les recherches nécessaires. Robert Flanagan avait évidemment son site internet, faisant état de références professionnelles irréprochables, il appartenait à une association corporative, et même à un club de tennis à Dubaï. Une existence virtuelle créée en moins d'une semaine, mais donnant l'impression que Max était un vieux routier de la région. Jayesh avait abattu du bon boulot. Il avait poussé le canular jusqu'à faire croire que derrière le nom de Chris Mason – le chroniqueur maritime qui signait depuis six mois des articles sur la piraterie dans *Aden News*, une cyberlettre très populaire auprès des skippers – se cachait Robert Flanagan.

Bref, malgré l'échéancier serré, sa fausse identité avait été élaborée avec soin.

Jonathan Harris sourit pour détendre l'atmosphère. Comme s'il voulait se faire pardonner d'avoir douté un instant de l'honnêteté de son invité.

— Si on rentrait ?

Une porte-patio s'ouvrit devant Max. Les autres passagers étaient restés au frais, à l'intérieur. Des avocats, tous, en tenue de croisière, version Lacoste et Hilfiger. Plus jeunes que leur patron. Ils se levèrent spontanément quand Max pénétra dans la pièce, un grand salon au plafond bas, décoré par un passionné de la mode maritime, amateur des romans de Joseph Conrad : vieilles boussoles, cartes marines d'autrefois, garnitures en cuivre doré.

Derrière le petit groupe, accrochée au mur, une immense télé allumée sur CNN retransmettait, elle aussi, la visite d'Obama en Tanzanie. Le choix de ce pays n'était pas innocent, disait-on. Tout comme le Ghana et le Kenya, la Tanzanie était une démocratie, l'une des seules qui semblaient fonctionner en Afrique, même si le parti au pouvoir – le Chama cha Mapinduzi, le « parti de la révolution » – y régnait sans partage depuis l'indépendance. Un exemple pour les autres nations du continent aux prises avec des dictateurs sanguinaires, plus ou moins dérangés, qui considéraient leur pays comme des propriétés privées, des terrains de jeu pour leurs fantasmes les plus délirants.

— Quelle chaleur ! s'écria Harris dès qu'il eut refermé la porte derrière lui. Des journées comme aujourd'hui, j'envie mon fils...

Il se tourna vers l'un des passagers.

— Barney, tu te souviens de Jim ? *Little Jim*.

Le type acquiesça mollement.

— L'an dernier, il lui a pris l'envie d'aller se ressourcer au Népal, dans une lamaserie. Au cœur de l'Himalaya.

Il boit du thé aux épices, du lait de yak et se promène en robe de moine à longueur de journée, le crâne rasé. Du yoga et de la méditation, un peu de lévitation peut-être, dans le plus beau paysage du monde. Il m'a envoyé des photos. Les pics rocheux, les neiges éternelles...

Sourire ému de Harris, encouragé par le regard bienveillant de ses subalternes. Pendant ce moment de tendresse paternelle, Max observa les passagers. La fine fleur de la nouvelle société américaine, celle de Barack Obama, justement. D'ailleurs, ils avaient l'intention de profiter de l'escale à Mombasa pour s'offrir une visite éclair à Kendu Bay, où était né le père du président. Une excursion qui ne manquerait pas d'être bouleversante, surtout pour la plus jeune du lot, une ravissante Noire originaire d'Atlanta, dont le visage irradiait une confiance inébranlable en l'avenir de l'Amérique.

Une porte s'ouvrit dans la coursive, plus loin, et un type énorme, imposant, une montagne de muscles, s'échappa d'une cabine et tangua jusqu'au petit groupe. Noir et vêtu de noir des pieds à la tête, le crâne rasé, luisant, le regard acéré, petite boucle à l'oreille et chaînette au cou. Une large cicatrice traversait en oblique son visage, ratant de peu le nez au passage. Un tee-shirt trop serré couvrait tant bien que mal son torse hypertrophié. Il courbait le dos de peur de se frapper au plafond, ce qui lui donnait l'air d'un fauve affamé sur le point de se jeter sur une antilope sans défense. Bref, le *bodyguard* typique que les riches Américains affectionnent. Du genre qu'il valait mieux ne pas contrarier – du moins en apparence.

Mais Max savait par expérience que ces brutes huilées, taciturnes et gonflées aux stéroïdes, affichant leurs blessures de guerre, jouaient trop sur leur *look*. Faute de véritables opposants, négligeant l'entraînement, elles s'avéraient souvent molles et vulnérables.

— Je vous présente Ferguson, lança Harris. Mon ange gardien, comme je m’amuse à le désigner. Il dit que je fais une erreur en vous engageant. Avouez qu’il est quand même intimidant. Il n’aurait qu’à se balader sur le pont pour faire fuir les pillards, foulards et turbans par-dessus tête !

Sourire – faussement – timide du molosse.

Une dent en or, bien entendu.

Il fallait s’en méfier, selon Jayesh. Extrêmement dangereux.

Harris ordonna à son homme de main de leur servir à boire – thés verts glacés, *lattes* et boissons mentholées, sans alcool, bien sûr. L’ère du scotch était révolue. Mais pas pour Max, qui tenait à maintenir auprès de ces énergumènes sa réputation et son style de mercenaire d’une autre époque.

— Alors vous aurez le privilège de goûter mon Single malt, Robert. Je le fais venir directement d’Édimbourg.

Max s’installa dans un fauteuil confortable, séparé de ses hôtes par une table basse, couverte de contrats et autres documents juridiques, pendant que Ferguson jouait dans la vaisselle avec ses grosses mains, derrière le comptoir. Harris, lui, resta debout, appuyé sur une vieille roue de gouvernail patinée par l’âge. Par le hublot, à sa droite, les réfugiés somaliens continuaient de cuire au soleil. Mais Harris les avait oubliés, déjà.

— Je me suis renseigné sur plusieurs sociétés de protection ; la vôtre me semble la plus sérieuse.

Grand sourire de Harris, qui poursuivit :

— Évidemment, vous facturez le gros prix.

— Le travail est risqué.

— Vous avez raison d’être exigeant. C’est ce que je me tue à répéter à mes collègues : inutile de vendre à rabais son talent et son expertise. Ce que l’Afrique a tou-

jours fait jusqu'à maintenant. Heureusement, les choses changent.

À l'écran, comme pour lui donner raison, Barack Obama passait en revue la garde militaire tanzanienne, en compagnie du président Joseph Lugembe. Brillant économiste formé à Londres, à la tête du pays depuis 2005, Lugembe était un peu plus âgé qu'Obama, mais suscitait les mêmes espoirs.

Fils d'un petit commerçant, il avait grimpé peu à peu les échelons du parti au pouvoir, avec la bénédiction du président Komba, son mentor et ancien professeur à l'université de Dar es-Salaam. En 1982, il avait épousé Myriam Ikingura, déjà mère de deux fillettes, Faith et Clara. Des jumelles albinos. Phénomène exceptionnel. L'albinisme était provoqué par la présence d'un gène déficient chez les deux parents – pas nécessairement albinos eux-mêmes. La mère avait une possibilité sur quatre d'enfanter un albinos, et il était plausible, mais plus rare encore, d'avoir des jumeaux albinos. C'était la situation de Myriam Ikingura. Ami de son mari depuis des années, Lugembe avait fait la connaissance de Myriam dans une réunion politique. À la mort du père des jumelles, il s'était rapproché de la jeune femme, qu'il avait finalement épousée.

Leur mariage n'avait pas duré. Aux prises avec de graves problèmes mentaux, Myriam avait été internée à l'hôpital Mirembe de Dodoma, seul établissement psychiatrique de Tanzanie. Elle s'y était donné la mort en 1986, quelques mois après l'assassinat de sa fille Faith, enlevée par des chasseurs d'albinos. En 2002, Clara disparaissait dans les mêmes circonstances.

Bouleversé, enragé, fou de douleur, Lugembe mit l'appareil policier au service de sa propre souffrance. Il promit cadeaux, bonus et autres faveurs pour quiconque

lui ramènerait sa grande fille saine et sauve. Pendant des jours, carburant à la vengeance, Lugembe apparut sur toutes les tribunes. Bientôt, ses efforts donnèrent des résultats. Samuel Musindo, un infirmier employé d'un dispensaire près de Dodoma, avait été aperçu avec Clara la veille de sa disparition. Quand on vint pour l'interroger, il avait disparu. Plus tard, on apprit que Musindo se servait de la couverture que lui offrait son travail pour refilet des enfants albinos aux sorciers des environs. Il avait été surpris à rôder près de la pouponnière avant la disparition de bébés albinos, mais on n'avait jamais pu, jusqu'alors, le lier à ces enlèvements et l'incriminer d'aucune façon.

Musindo était issu d'une famille aisée et sans histoire de Dar es-Salaam; son père, Thomas, possédait un terrain de golf, le Bahari Beach, dont plusieurs notables étaient membres. Ce qui ajoutait au malaise et à l'horreur de la chose. On s'était attendu à ce qu'un analphabète à moitié nu, échappé de la savane, ait commis le crime, mais c'était un jeune homme bien sous tout rapport. Son seul travers: l'utilisation abusive d'éphédra pour combattre ses allergies.

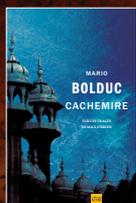
La police l'intercepta alors qu'il s'appêtait à traverser la frontière du Kenya. Interrogé sans relâche, Musindo avoua finalement avoir jeté la dépouille de Clara dans la décharge industrielle de Dodoma, il ne savait plus où exactement. L'esprit embrouillé par l'éphédra, il se souvenait d'avoir creusé toute une nuit, mais ignorait l'endroit où il avait enterré la victime. Il ne savait pas non plus pourquoi il avait choisi de faire disparaître le corps, plutôt que de le démembrer, comme c'était l'usage chez les trafiquants.

Pendant une semaine, la police avait cherché Clara partout, craignant le pire. On découvrit finalement le

cadavre boursoufflé de la jeune fille, au milieu d'un tas de débris.

Pendant qu'on interrogeait le suspect, Joseph Lugembe, dévasté, s'était cloîtré dans sa résidence de Dodoma. La colère avait fait place à la tristesse. Des jours durant, les journalistes firent le pied de grue devant la propriété en attente d'une déclaration. Qui vint du président Komba. Afin de témoigner sa tristesse à son ami et dauphin, il annonça le rétablissement de la peine capitale pour les meurtres d'albinos.

Le 14 novembre 2002, à l'issue de son procès, malgré la performance de l'avocat de la défense Jason Chagula, le couloir de la mort du pénitencier d'Ukongga à Dar es-Salaam fut rouvert avec Samuel Musindo comme premier pensionnaire, bientôt rejoint par d'autres trafiquants. Le jeune infirmier fut exécuté en juillet 2003, en présence du président Komba, de Lugembe et de l'avocat Chagula. Les parents de Musindo, eux, s'étaient réfugiés dans un hôtel, assaillis par les journalistes auxquels ils refusèrent des entrevues.



Tanzanie – Afrique de l'Est. Ne s'étant jamais remis de sa rupture avec l'avocate Valéria Michieka, Max O'Brien conserve l'espoir de renouer avec elle. Mais Valéria est sauvagement assassinée avec sa fille, Sophie. Bouleversé, Max décide de traquer les coupables.



Le triste sort des albinos africains, ces Noirs à la peau blanche auxquels on prête des pouvoirs surnaturels, se trouve bientôt au cœur de son enquête : enlèvements, mutilations, membres et organes utilisés comme amulettes...

L'enquête de Max le met en contact avec une Afrique désireuse d'afficher sa modernité, mais encore aux prises avec des superstitions d'un autre âge. Un voyage à haut risque, jalonné d'embûches et de mystères...

Scénariste pour le cinéma et la télévision, Mario Bolduc signe son troisième roman policier, dans lequel nous retrouvons l'escroc professionnel Max O'Brien, le héros de *Cachemire* et de *Tsiganes* – gagnant du prix Arthur-Ellis, meilleur roman policier de langue française. Publiés chez Libre Expression, encensés par la critique, ces polars ont suscité l'enthousiasme des lecteurs.

